



OMNIBUS A TROLLEY.

Un intéressant système de traction électrique vient d'être inauguré à Koenigstein, dans la région dénommée Suisse saxonne. Des omnibus électriques obtiennent leur force motrice au moyen de deux trolleys ordinaires. Ils circulent sans rails et évoluent sur la route autant que leur permet la longueur des trolleys. Ils font le service des voyageurs dans la vallée de la Biela, une rivière qui se jette dans l'Elbe à Koenigstein. Des véhicules de ce genre peuvent être employés sur toutes les bonnes routes.

TEMPERATURE

Du 27 mars 1902.

Table with weather data for March 27, 1902, including temperature in Fahrenheit and Centigrade for different times of day.

L'imbroglio Sucrier.

De tous les produits mixtes, ceux qui sont consommés dans ce pays, durant le siècle qui vient de s'écouler, spécialement dans la dernière moitié, le sucre prend incontestablement la première place. Aucun autre n'a jamais fait d'aussi prodigieux progrès, soit dans la production, soit dans la consommation.

Dans cette étonnante augmentation, les Etats-Unis ont joué un bien grand rôle. La consommation n'y était que de 22 livres par tête, en 1850, et elle s'était élevée à 38 livres par tête, en 1901. Au point de vue de la consommation sucrière, l'Union marche en tête de toutes les nations des deux mondes.

Ces accroissements énormes dans la consommation comme dans la production ont eu pour résultat une baisse correspondante dans les prix. Une livre de sucre qui, jadis, coûtait 5,37 cents la livre ne se payait pas plus que 2,49 cents, en 1901. L'industrie sucrière, il faut le dire bien haut, est une des plus grandes gloires de l'Union américaine.

Cette gloire, elle la doit presque entièrement au système protectionniste poursuivi jusqu'ici par son gouvernement. Le premier devoir de ce dernier est donc de suivre persévéramment la voie sur laquelle elle s'est engagée, et de ne rien épargner pour

Vendredi Saint.

Nous voici arrivés à l'acte le plus tragique du drame sublime entre tous, où se sont joués, il y a près de deux mille ans, les destinées de l'humanité. Le monde était corrompu jusqu'aux moelles; il fallait qu'il fût purifié. Il était réprouvé, condamné par le juge suprême, il fallait qu'il fût absous des accusations qui pesaient sur lui, racheté des crimes qu'il avait commis.

Ce rachat, cette rédemption ne pouvait s'opérer que par le sacrifice d'une victime digne d'apaiser la justice divine.

C'est le Christ qui s'est chargé de cette œuvre de miséricorde, qui s'est immolé pour opérer le salut de ses semblables. Pour eux, il s'est exposé à toutes les humiliations, il a subi les plus ignominieuses des supplices. Il y avait tant de grandeur, tant de sublimité dans ce sacrifice, que, depuis plus de dix-neuf cents ans qu'il s'est accompli, le souvenir en est resté plus vivif, plus poignant que le premier jour.

Aujourd'hui, tous, tant que nous sommes, sans exception, à quelque classe, à quelque race, à quelque nationalité, à quelque religion que nous appartenions, nous mettons arrêt à nos affaires habituelles; nous nous interdisons les plaisirs même le plus innocent. La plupart d'entre nous, croyants ou incroyants, pratiquants ou non pratiquants, penseraient se désoler en se levant, durant ce grand jour, à des œuvres ou à des distractions d'un caractère profane. La journée tout entière consacrée au recueillement et à des œuvres pieuses, se passe en prières et en visites aux églises qui sont elles-mêmes en deuil.

Fait bien étrange et que l'on ne médirait pas assez, en ce jour solennel entre tous, c'est que l'instrument de supplice du Christ, autrefois signe de honte et de déshonneur est devenu, dans le monde entier, l'ambassadeur le plus glorieux et de la braverie tant ces souvenirs sacrés sont entrés profondément dans nos esprits, dans nos mœurs.

Poésie que tout cela, entendons-nous quelque fois dire à certains esprits forts qui penseraient s'amoindrir en croyant ce que des milliards d'autres qui le valaient bien ont cru avant eux. Eh bien, soit. Nous n'avons qu'une réponse à leur faire, et nous l'empruntons à un penseur qui n'est pas sutite de trop de crédulité, à Voltaire: "Si Dieu, disait-il, n'existait pas, il faudrait l'inventer."

Il en est de même de la vie et de la passion du Christ. Si l'histoire n'était pas là avec ses écrivains témoins, pour les attester, il faudrait les inventer; tant elles ont servi à relever l'humanité.

ADELE HUGO.

Peu de personnes à ce gala de la Comédie-Française, qui fut un peu, au-dessous de zéro, ont remarqué dans l'ombre d'une baignoire une vieille femme aux cheveux de neige, au visage las et ridé, qu'éclairaient des yeux comme emplies de brume. Elle ne faisait pas un geste, pas un mouvement, écoutait le drame épique en une sorte d'extase, avec aux lèvres le sourire des petits enfants.

Cette spectatrice était Mme Adèle Hugo, la fille du grand poète, à qui une violente déception d'amour fit perdre naguère

la raison. Folle douce et calme que traversèrent quelques éclaircies et où surviva la dévotion filiale.

Mme Adèle Hugo va d'ailleurs souvent au théâtre et comme l'on dit, ses moyens le lui permettent, car la part d'héritage qui lui fut dévolue dans le testament du maître, les droits d'auteur sur toute l'œuvre parue et à paraître, se chiffrent actuellement par trois ou quatre millions.

L'EPEE DU TSAR.

Il y a quelques jours, le président de la République française a reçu M. le comte Halez d'Arcas et M. Mathieux, qui lui ont présenté une délégation de l'Association des anciens médaillés militaires. Les membres de la délégation ont soumis au chef d'Etat l'épée d'honneur que les vétérans, légionnaires et médaillés des armées de terre et de mer se proposent d'offrir au tsar Nicolas II.

L'épée est une véritable merveille d'orfèvrerie. La garde est surmontée de la couronne impériale. La poignée et le pommeau, richement ciselés, supportent les armes de Russie et de France. La lame porte gravés ces mots: "Valeur et honneur."

Le président de la République a félicité les membres de la délégation de la pensée patriotique qui avait provoqué leur souscription, et il a beaucoup admiré la richesse d'exécution de la garde.

L'épée sera remise au tsar par une délégation de vétérans, qui se rendra en Russie en même temps que M. Loubet. Elle sera accompagnée d'une liste contenant les noms des souscripteurs.

Singularités médicales.

Deux variétés nouvelles à ajouter à la collection déjà si riche des affections neurosthéniques. L'une s'appelle "astastie" et l'autre "akathisie". L'astastie se traduit par l'impossibilité pour un sujet de se tenir debout. S'il essaie de le faire, vous le verrez tressauter, bondir même aussitôt que ses pieds touchent le sol; on dirait qu'à chaque contact il est brûlé par des charbons ardents.

L'akathisie est le contraire de l'astastie. Le malade qui en est atteint ne peut rester assis sans être aussitôt pris de mouvements brusques et involontaires qui le font alternativement sauter et retomber sur son siège, tel ce petit jonet que l'on pouvait voir fonctionner dans les magasins à l'époque du Premier de l'An.

Bref, ces deux affections, qui sont de commune origine, se traduisent par des effets contraires. Ici, défense de s'asseoir; là, défense de marcher. Aussi les astastiques voudraient être akathistiques—et réciproquement.

TENTURES HISTORIQUES.

Sait-on que les grandes tentures de velours bien doré M. Nénot a drapé le Panthéon à l'occasion du centenaire de Victor Hugo et que l'on pourra voir encore aujourd'hui pour la quatrième fois, de dix heures à quatre heures, ont une histoire? Ces tentures sont celles qui servent au sacre de Charles X. Victor Hugo qui les chanta ne se doutait certes pas qu'elles serviraient aussi un jour à la fête de consécration de son immortalité.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 81,60 la douzaine de bouteille, livrées à domicile.

Mlle Hélène Augustin.

Nous regrettons vraiment de ne nous être pas trouvés à notre bureau hier, quand Mlle Hélène Augustin s'y est présentée; c'est une visite qu'il nous eût été fort agréable de recevoir.

L'Ankura dans plusieurs de ses récentes numéros, a parlé du retour de Mlle Augustin dans sa ville natale, et de son intention d'y donner un premier concert. Nous ne connaissons pas les projets de notre distinguée compatriote, si elle vient demeurer parmi nous, ou si elle s'y fera qu'un court séjour; mais nous sommes certains que l'accueil qu'il attend de son apparition devant un public fier d'elle, lui laissera d'innocentes souvenirs.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait hier, en matinée, une fort belle salle au Crescent. "Un cle Hez" y a tenu jusqu'ici une brillante carrière.

Dimanche, première apparition de "Black Pat" et de ses troupades qui nous reviennent après une tournée triomphale dans les Etats du Nord. En attendant, allons applaudir l'orchestre d'harmonie qui se fait entendre dans "Un cle Hez".

THEATRE TULANE.

An milieu des tristesses de la semaine qui s'écoule, la bonfonnerie "Are You a Mason" est venue à point au Tulane pour y conserver la gaieté. La semaine prochaine, la dernière de la saison, changement complet de spectacle, deux pièces nouvelles: "Don Cesar's Ratra" et "The Crisis", appelées à un énorme succès.

GRAND OPERA HOUSE.

"East Lyane" vient de succéder à "The Two Orphans" sur la scène du Grand Opera House et y a, une fois de plus, fait salle comble. La troupe Baldwin-Melville répète en ce moment une grande nouveauté "The Christian" qui doit passer dimanche en matinée. Nous reviendrons sur ce sujet demain.

THEATRE AUDUBON.

Malgré la semaine sainte, "The Lady of Lyons" a réussi jusqu'à présent à faire de belles salles. Aujourd'hui il y aura matinée ainsi que demain, samedi.

Dimanche, à 2 heures de l'après-midi, commence la semaine de clôture de la saison. A cette occasion première de "Camille", pièce demandée par les habitués du théâtre. Miss Dalgliah y remplira le rôle principal. M. Mortimer Snow y fera applaudir dans celui de Rodolphe.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Miss Wainwright continue à attirer la foule à l'Orpheum, malgré les rigueurs de la Semaine Sainte.

Pour la semaine qui vient, la direction du St. Charles prépare un programme tout-à-fait exceptionnel. Les nouveautés y abondent, chants, danses et ballets, ballets surtout.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Le petit Jacques est en train de couvrir son père de caresses. Celui-ci, d'une voix attendrie: "Tu m'aimes donc bien, mon cher petit?" "Oh oui! Je t'aime bien, parce que tu es un papa bien obéissant."

Berlioz a été chargé de prononcer l'oraison funèbre de l'un de ses amis. Arrivé au cimetière, il s'avance très ému.

"Appelé, s'écrie-t-il, à prendre pour la première fois" la parole sur cette tombe...

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

La situation au Venezuela.

Willemstad, Ile de Caracazo, 27 mars.—Le révolution vénézuélienne, d'après des avis reçus hier n'a pas réalisé ce qu'elle promettait la semaine dernière. Les forces du gouvernement ont occupé de nouveau le Fort La Mar et Juan Griego, sur l'Ile de Margarita, et occupent encore Carupano, Cumana et Barcelona, toutes dans l'état de Bernadex. Une troupe de mille révolutionnaires qui, sous Domingo Monagas, assiégeait Barcelona, a retrégué devant les forces du gouvernement.

Le général Riera avec 1,200 hommes est toujours dans l'état de Falcon, essayant d'effectuer une jonction avec les troupes révolutionnaires du général Montillas, comprenant 500 hommes. La ville de Barquisimeto, dans l'état de Lara, est toujours menacée par les révolutionnaires.

Le président Castro se rend bien compte du danger de la situation et donne des preuves d'activité et d'intelligence étonnantes. Le succès immédiat de la révolution semble problématique.

Le steamer révolutionnaire Bolivar était à l'embouchure de l'Orénoque le 21 mars, le 22 il était à Guaira et le 23 à la Trinidad, prêt-à-aller. Les autorités vénézuéliennes continuent à faire des arrestations dans la république.

De nouveaux avis vénézuéliens reçus aujourd'hui annoncent que San Antonio, dans l'état de Bolivar, et Marurin, dans l'état de Bernadex, étaient au mains des forces révolutionnaires sous les généraux Monagas, Penales et Relando, qui s'étaient unis à l'avance et menaçaient Cumana et Barcelona. La situation du général Riera dans l'état de Falcon est devenue périlleuse.

Le général Butler en butte aux critiques.

New York, 27 mars.—Le général Butler a lassé la patience de ses plus fidèles amis, dit le correspondant de la "Tribune" à Londres. Le fait qu'il soit revenu sur l'affaire de Spiock dans sa correspondance avec M. Balfour est sévèrement commenté par la presse et les militaires. Henry Norman est arrivé à solliciter de si nombreuses interventions au parlement que les vœux d'éligibilité à la chambre de journaliers expérimentés possédant un instinct fatal des nouvelles.

Condamnation pour péonage.

Tallahassee, Floride, 27 mars.—A la cour de district des Etats-Unis, hier soir à Tallahassee, un jury a rendu un verdict de culpabilité contre S. M. Clyatt, un riche fabricant de térbentine, pour violation des lois fédérales sur le péonage.

Les témoignages entendus au procès établissent que Clyatt s'est procuré en Floride des mandats d'arrêt contre plusieurs noirs et qu'il a fait arrêter ceux-ci en Floride.

Ces noirs ont été conduits, a-t-il été allégué, à la fabrique de térbentine de Clyatt, près de Waterloo, Georgie, et forcés de travailler jusqu'au paiement de prétendues dettes.

Le procès avait été intenté par le gouvernement des Etats-Unis. C'est la première fois, croit-on,

CONTRAT IMPORTANT.

New York, 27 mars.—Le gouvernement anglais a fait un contrat avec la succursale Américaine à Londres pour 220,000 caisses de bœuf conservé en cannettes et 500,000 livres de tranches de bacon en cannettes devant être livrées à Londres pour l'armée anglaise et promptement expédiées.

Courte grève causée par l'emploi d'un nègre.

Jackson, Mississippi, 27 mars.—Tous les mécaniciens et conducteurs du service de la Compagnie des chemins de fer des rues de Jackson se sont mis en grève ce matin parce que le surintendant du réseau avait lancé un car avec un nègre pour mécanicien. C'était un car supplémentaire, mais tous les employés ont aussitôt remis leurs cars. Une heure plus tard le nègre était remercié et les employés reprisaient le travail.

Accident épouvantable.

Houston, Texas, 27 mars.—Mme Lizzie Miller, une veuve, a été tuée, et ses filles, Miles Mary, âgée de 19 ans, et Carrie, de 17, blessées, la première mortellement, pendant qu'elles revenaient chez elles hier soir. Forcées de traverser une rue où se trouvait un changement de voie elles ont, en essayant d'éviter un train de fret, été se mettre devant une rangée de cars. Mme Miller a été horriblement mutilée.

Testament de Cecil Rhodes.

New York, 27 mars.—Le bruit court, dit le correspondant de "World" à Londres, que Cecil Rhodes a laissé un testament politique traitant de la guerre et de l'avenir du sud de l'Afrique, mais qu'en raison de ses critiques sévères sur le gouvernement impérial, la publication en sera retardée. L'idée de M. Rhodes, on comprend, était de faire retomber sur les épaules des autorités impériales la responsabilité de l'insuccès tragique de la politique de la guerre.

Accident.

Indianapolis, Ind., 27 mars.—Tandis que la voiture de tuyaux No 16 répondait à une alarme d'incendie ce matin, les chevaux se sont précipités sur un train de voyageurs dans la rue Stitts. Un des chevaux a été tué, et le wagon coupé. Le pompier a miraculeusement échappé à la mort.

Le train allait si vite que l'employé préposé aux signaux n'a pas pu prévenir le conducteur du véhicule à temps pour empêcher la collision.

Les moustiques et le fièvre jaune.

Austin, Texas, 27 mars.—Le correspondant de la Presse Associée, en ce matin un entretien avec l'officier sanitaire d'Etat Tabor au sujet d'une publication récente de ministère de la guerre disant qu'un certain genre de moustique était le seul agent de transmission de la fièvre jaune.

Le Dr Tabor est d'opinion que cette théorie n'a pas raison d'être et dit qu'il ne l'acceptera pas. Il connaît la fièvre jaune depuis son enfance et en sait assez pour observer rigoureusement les règlements de la quarantaine.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Ma 24 commencent le 1er mars 1902

LA

GRIFPE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madaque.

PREMIERE PARTIE.

EVE-ROSE.

IX

Et quand de sa voix rauque,

coupée de la toux déchirante amenant à ses lèvres la mousse sanglante, son fils lui demanda de considérer comme sa petite-fille l'enfant née à la première période de leurs relations, et que des circonstances fatales, inouïes, les empêchaient de retrouver, les laissant même dans l'ignorance, de sa vie ou de sa mort, le père, briaé, jura.

Un serment pour le comte de Tillière, à quelques conséquences que cela entraînaît, était chose sacrée.

Et son fils s'endormit une main dans celle de sa femme, une main dans la sienne.

Depuis trois ans, le comte le tenait, ce serment, ou du moins l'observait en partie.

Nulle trace de l'enfant, qui eût eu aujourd'hui seize ans. Il eût voulu considérer la jeune femme comme sa fille...

La vicomtesse de Tillière demeurait pour lui, cette Mireille Jourdain, qui accaparait son fils, le dévoyait, et peut être en entraînant dans ces excès de plaisir, du jeu, lui faisait contracter le germe du mal qui l'emportait d'une façon presque foudroyante.

Il cessait de la vie en commun, ou plutôt de la vie sous le même toit, car de moins en moins la belle fille et le beau-père se trouvaient en tête à tête dans la villa d'Asnières.

Il s'efforçait en souvenir du mort, ne songeant plus qu'à cela:

c'est qu'il l'avait aimée, c'est qu'il lui avait dit: "Elle m'a rendu bien heureux!" de s'attacher à elle, de lui reconnaître des qualités qui lui feraient passer l'éponge sur le reste, ou même seulement de la supporter sans arrière-pensée d'antagonisme.

Le contraire se produisait. La fatiité, la coquetterie, l'absence de sens moral de cette créature, certainement pas mauvaie au fond, avec même une bonté de cœur indéniable qui ne détruisait malheureusement pas l'incoscience perversité des étres nés vicieux, et qui ne peuvent être autrement, loin de le distraire, l'éclairaient.

Ne les avait-elle pas mises en œuvre, ses coquetteries, vis-à-vis de lui, le père du mort?

Sans intention choquante, peut-être sans s'en rendre compte, ou intentionnellement, espérant manœuvrer en vue de ses intérêts, le tenir vieillard malade de sous son joug de femme sans préjugés, n'est-ce pas surtout celles-là qui tiennent l'homme sous leur joug?—Il ne le lui pardonnait pas...

Et il éprouvait de plus en plus la hâte de lui assurer, de façon à ce qu'elle ne fût pas maltréssée du capital—clause qui était dans la pensée du défunt, des moyens qui lui permettraient de s'arranger à sa guise.

Qui lui importait la façon dont elle en profiterait.

Cependant le comte se sentait, en pensant à cela, des rages froides.

On traînerait-elle ce nom qui, à présent, était le sien. Malgré ses écarts, son fils le laissait pur de toute tache.

Mireille Jourdain, le porterait-elle, sans le salir? Cela devenait une obsession.

S'il ne lui donnait point la liberté, s'il la retenait sous une tutelle qui, malgré tout, la forçait à une réserve relative, c'était dans cet unique but: l'empêcher de promener dans la boue le vieux blason des ancêtres.

Et à force de ressasser cette crainte, à force d'enviager cette catastrophe possible, le comte de Tillière trouva un moyen de l'empêcher.

Ce moyen c'était de le remarier. L'époux mourant n'exigeait aucune promesse de fidélité.

Il ne demandait point à son père de veiller à ce que sa veuve ne se remariât point.

Il n'y avait pas d'autre de sauver l'honneur du nom.

Cette idée s'arrêta chez le vieillard, au cours d'une de ces réveries profondes et amères, qui durent parfois des demi-journées entières, et tout cet après-midi même, où la vicomtesse après ses achats dans les magasins, sa séance chez son couturier et ses rendez vous avec son architecte et son avocat, revenait au grand trot du bai brun, dans le coupé confortable, vers As-

nières.

Depuis une semaine, le comte se faisait servir constamment chez lui, la jeune femme témoin de son étonnement de le voir s'asseoir à table, de la façon bruyante dont elle savait témoigner, une des raisons pour lesquelles à certains jours surtout de fatigue plus grande, ou un éclat de voix lui était insupportable, elle lui devenait à charge.

L'écoula avec sa froideur habituelle; le repas se passa presque en silence de son côté.

Au dessert, il commença: "La vie, ici, n'est pas gaie pour vous, madame, —il ne l'appelait jamais que madame,—pas gaie du tout, décidément."

Elle murmura une seconde interloquée.

Cet homme qu'elle haïssait au fond, autant qu'il pouvait la haïr, lui en imposait plus qu'elle ne se l'avouait encore.

Qu'il voulait-il en venir? A une séparation?

Elle n'attendait que cela. Qu'il lui servit des rentes suffisantes, et qu'il la laissât vivre à sa guise.

C'était ce qu'il ne voulait point, sa surveillance, qui n'allait pas jusqu'à la faire suivre, demeurait suffisamment vigilante pour la maintenir dans une voie respectable.

qu'elle croyait dissimuler!

Oui, elle en avait jaugé par-dessus la tête.

Et elle allait le lui dire. Remise de sa surprise, elle répondit d'un air à la fois grave et convulsa:

—Je ne me serais pas plainte, monsieur, mais puisque vous me le demandez, je serai franche; en effet, la vie pour moi n'est pas gaie.

—Je suis un triste compagnon hypocondriaque, ayant mes douleurs nerveuses, presque continuellement...

—Si vous vous laissez soigner seulement.

Il leva la main: —Je vous ai répondu cent fois qu'il n'y a aucun soin à me donner... Jusqu'à ce que l'apoplexie me frappe, je suis destiné à souffrir... Je puis aller dix ans, je puis mourir demain...

—Monsieur!

—Laissez moi parler, vos exclamations n'y changeront rien... Je suis, je le répète, un mauvais compagnon... De plus nous n'avons pas une tendresse très grande l'un pour l'autre...

choses, d'être ce qu'elles sont.

—Ne m'interrompez pas.

—Vous ne m'empêchez pas de dire ce que j'ai dit souvent que vous êtes injuste...

—Soit... nous ne sommes pas faits pour vivre dans la même atmosphère...

—C'est convenu... et il est convenu également que nous nous séparons.

—Vous ne demandez que ce que je vous ai dit de faire, vous répondrai oui... Vous n'avez tant rebûté...

—Eh! diantre! que pensez-vous donc qu'il pût y avoir en nous?

—De l'amitié, des attentions... Que sais-je? De l'estime.

—De l'estime! Non... c'est l'estime, les rapports incessants des plus banales, deviennent supportables...

—Allez, monsieur, allez... je suis habituée à vos aménités... Comme moi, à vos menaces.

—De tels raisonnements indignes d'un gentilhomme. Je suis une femme.

—A ce titre, vous avez droit, jusqu'ici, à certains égards... Si je vous laisse voir ce caractère ma pensée, c'est je veux un entretien très fructueux... Pour brutal, il l'est... bon débat.